

FLORIAN ZELLER

LA JOUISSANCE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

NEIGES ARTIFICIELLES, Flammarion, 2002, Prix de la Fondation Hachette.

LES AMANTS DU N'IMPORTE QUOI, Flammarion, 2003, Prix Prince Pierre de Monaco.

LA FASCINATION DU PIRE, Flammarion, 2004, Prix Interallié.

JULIEN PARME, Flammarion, 2006.

Théâtre

L'AUTRE, L'avant-scène théâtre, 2004.

LE MANÈGE, L'avant-scène théâtre, 2005.

SI TU MOURAIS, L'avant-scène théâtre, 2006, Prix Jeune Théâtre de l'Académie française.

ELLE T'ATTEND, L'avant-scène théâtre, 2008.

LA MÈRE, L'avant-scène théâtre, 2010.

LA VÉRITÉ, L'avant-scène théâtre, 2011.

LE PÈRE, L'avant-scène théâtre, 2012.

LA JOUISSANCE

FLORIAN ZELLER

LA JOUISSANCE

Un roman européen

roman

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is a stylized, cursive script of the letters 'nrf' in a dark, elegant font.

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard / Flammarion, 2012.*

PREMIÈRE PARTIE

L'ODE À LA JOIE

L'histoire commence là où toutes les histoires devraient finir : dans un lit. Nicolas vit depuis deux ans avec Pauline, ce n'est donc pas la première fois qu'ils se retrouvent l'un en face de l'autre et qu'elle lui fait un sourire équivoque en lui prenant la main. Ce sont des gestes qu'ils connaissent par cœur, des gestes qui peuplent le territoire des choses rassurantes et familières ; Nicolas se rapproche alors d'elle et l'embrasse.

Il a toujours pensé que le sexe était un moment métaphysique, quelques secondes pendant lesquelles tout homme peut prendre sa revanche sur la vie. Quelle revanche ? Comme tout le monde, Nicolas va mourir un jour, et ce jour approche inexorablement. Par ailleurs, à trente ans, il n'est pas parvenu à devenir celui qu'il aurait rêvé d'être (un réalisateur reconnu) ; ses chances de réussite sont de plus en plus minces, et il est souvent envahi par un sentiment de détestation et de honte. Pour tout cela, le sexe est une consolation.

Ce jour-là, pourtant, quelque chose d'inédit se produit entre eux. Nicolas est allongé sur le dos et Pauline, qui vient de retirer son soutien-gorge, ferme légèrement les yeux, comme elle a l'habitude de le faire quand le plaisir commence sa douce anesthésie du monde.

Soudain, la couette se soulève, et une troisième tête apparaît.

D'un geste théâtral, Sofia envoie la couette valdinguer derrière elle. Elle est nue et tient le sexe de Nicolas de sa main gauche tandis qu'elle cherche, de la droite, à retirer le cheveu qu'elle a l'impression d'avoir sur la langue (mais que faisait-elle sous la couette ?). Pauline descend alors au niveau de Sofia, dans un mouvement d'une lenteur lunaire, c'est la mer quand elle se retire ; Nicolas ferme les yeux.

Il respire calmement et cherche une pensée, un sujet, un objet qui pourrait neutraliser la vision de ces deux femmes entrelacées. Son regard tombe miraculeusement sur le livre qui traîne sur la table de nuit : il s'agit de la *Correspondance* d'Héloïse et Abélard. Pauline le lui a offert quelques semaines auparavant, en lui disant que c'était selon elle le plus beau témoignage de la littérature amoureuse ; il tente alors de se souvenir du dernier passage qu'il a lu — n'est-ce pas justement le moment où Abélard se fait châtrer ?

À cet instant, son objectif est moins de prendre du plaisir que de *tenir* le plus longtemps possible. Car Nicolas est un garçon serviable et bien éduqué. Mais tout homme a ses faiblesses : l'effet combiné des langues de Pauline et de Sofia vient facilement à bout de sa concentration. Il se redresse sur les coudes. « Qu'est-ce qu'il y a ? » lui demande Sofia, surprise.

Comment peut-on prétendre que la nature est bien

faite, a-t-il envie de lui répondre, alors qu'un excès de plaisir précipite justement la fin de ce plaisir ? Il se contente d'un vague : « Doucement les filles... » Sofia, qui n'est pas très obéissante, continue d'aller et de venir le long de son sexe, tandis que Pauline retire sa petite culotte en vue de passer aux choses sérieuses.

Si bien que ce qui devait arriver arriva.

« Quoi, déjà ? » s'étonne Sofia en prenant un petit air ironique.

2

Relativisons tout de suite la contre-performance de Nicolas. Le romancier anglais Adam Thirlwell a retrouvé les traces d'une conversation entre plusieurs membres éminents du groupe surréaliste, et c'est à cette conversation que je pense maintenant. Elle a eu lieu le 3 mars 1928, et le thème était : *la jouissance masculine*. Chacun des intervenants devait parler aussi franchement que possible de la façon dont les choses se passaient pour lui quand il se trouvait dans un lit. Raymond Queneau pose la première question : « Combien de temps mettez-vous à éjaculer à partir du moment où vous êtes seul avec la femme ? » André Breton ferme les yeux ; il essaie de se souvenir et d'être précis. Avant de répondre, il voudrait faire la distinction entre deux moments : tout ce qui précède l'acte (et qui dure pour lui plus d'une demi-heure) et l'acte en lui-même (qui dure, dit-il, vingt secondes au maximum).

Au maximum ?

Je rappelle qu'André Breton est le fondateur du mouvement surréaliste et qu'il a écrit *L'Amour fou*. On ne peut donc tirer aucune conclusion définitive d'une contre-performance.

La réponse de Raymond Queneau vient confirmer cette première intuition : « L'acte préliminaire, maximum vingt minutes ; l'acte en lui-même, moins d'une minute. »

Voilà qui serait de nature à rassurer Nicolas. Cela peut arriver à tout le monde, même aux meilleurs d'entre nous. Il a alors la tentation de laisser traîner sur la table de nuit le livre de cet auteur anglais ; on ne sait jamais, ça pourrait intéresser Pauline. Elle adore André Breton.

3

« Tu avais l'air ailleurs », lui dit-elle un peu plus tard. Il lui fait un sourire faussement surpris, comme pour lui indiquer qu'elle se trompe. Non, pas du tout. Il ne va quand même pas lui avouer qu'il a imaginé qu'ils étaient trois dans un lit et que, dans sa rêverie, la troisième personne avait le visage de Sofia, cette jeune Polonaise qu'elle lui a présentée quelques jours auparavant.

Ce n'est pas la première fois, en faisant l'amour avec Pauline, qu'il imagine d'autres femmes (il ferme alors les yeux, comme s'il redoutait d'être pris en flagrant délit d'infidélité, et le film qu'il invente peut librement se dérouler sous ses paupières). Il ne doit d'ailleurs pas être le seul à chercher dans des figures plus ou moins fictives une stimulation nouvelle. Car, s'il se souvient avec émotion de cette étape de la

vie où le monde était une excitation dénuée de jouissance (toutes ces années de l'adolescence où il regardait les femmes sans pouvoir les approcher), il redoute aujourd'hui de s'enfermer, à l'inverse, dans un monde qui serait celui de la jouissance dénuée d'excitation (celui du couple).

Après deux ans de vie commune, il se demande parfois s'ils ne sont pas arrivés à la frontière de ce monde apaisé. Il ne faut donc pas s'étonner si sa fantasmagorie vient au secours du quotidien ; ce qui le surprend, en revanche, c'est qu'il ait intégré Pauline au scénario, elle qui incarne pour lui, à tort ou à raison, l'antithèse de la débauche.

En faisant du café ce matin-là, il se pose la question d'un air sombre. Aurait-il envie de se retrouver dans un lit avec Pauline et une autre femme ? Cette idée, qui l'a excité un instant plus tôt, lui paraît maintenant désagréable et grossière.

Ici, un parallèle avec le plombier polonais s'impose.

Dans le même mois, une campagne de communication anti-européenne avait stigmatisé, dans tous les médias français, le plombier polonais en faisant de lui le responsable symbolique du chômage en France. Comment pouvait-on lutter contre lui ? Il était travailleur et beaucoup moins cher : c'était scandaleux ! C'était de la concurrence déloyale ! Rappelons que l'Union européenne s'est constituée autour du couple franco-allemand. Ce sont deux pays qui se sentent forts et qui, finalement, s'entendent plutôt bien. Mais ne prennent-ils pas un risque fatal, semblait-on nous dire, en s'engageant aveuglément dans le processus sans fin de l'élargissement de l'Union européenne ?

Soyons encore plus concret : si la France et l'Allemagne accueillent la Pologne dans leur lit, doivent-elles s'étonner si la Pologne, qui a le talent de la tuyauterie, les fragilise dans leur équilibre intérieur ?

Sofia est un peu la Pologne de cette histoire.

Nicolas sent bien qu'il serait le grand perdant d'un tel élargissement. Il trouve déjà difficile de faire jouir une seule femme ; l'idée de se retrouver avec deux fois plus de travail, dans un contexte de compétition acharnée, lui paraît au-dessus de ses forces. À moins qu'intervienne, en termes purement techniques, un transfert de compétence — ce qu'il ne souhaiterait sous aucun prétexte. Et comment pourrait-il assumer, sous les yeux mêmes de Pauline, son désir pour une autre femme ? Appelons ce réflexe le *souverainisme érotique*, que l'on peut en toute logique opposer au *fédéralisme érotique*.

On peut juger le souverainisme érotique infantile, et on aurait raison : les hommes sont, du moins la plupart du temps, de grands enfants. La preuve : épuisé par toutes ces considérations, qu'il juge soudain *complètement futiles*, Nicolas boit son café et retourne se coucher.

4

Les fondateurs de l'Europe pensaient que deux choses étaient essentielles pour que les peuples d'Europe se sentent européens : un drapeau et un hymne. La question du drapeau a été réglée en 1955. Elle ne posait aucune difficulté particulière, contrairement à celle de l'hymne. Au lendemain de la guerre, on espérait qu'un nouveau monde allait apparaître, un monde d'après l'horreur, et plusieurs compositeurs eurent envie d'y participer. Ce fut le cas de Jehane-Louis Gaudet. Ce compositeur, originaire de Lyon,

envoya un *Chant de la paix* en 1949 au président du Conseil de l'Europe, en croisant les doigts. N'était-ce pas une occasion en or, pour un artiste que tout le monde ignorait, de se faire connaître ?

Le Chant de la paix fut proposé au Conseil. Le président l'appela personnellement pour le remercier de sa contribution. Il serait malheureusement très difficile d'adopter cette magnifique composition comme hymne européen.

« Pourquoi ? s'étonna Jehane-Louis.

— Parce qu'il faut l'unanimité... »

Or il y avait ce jour-là un petit moustachu natif de Rotterdam (Pays-Bas) qui estimait que *Le Chant de la paix* était trop... Sur le coup, le président du Conseil avait oublié le terme qui avait été employé.

« Trop quoi ? » demanda le compositeur, un peu vexé, mais prêt, s'il le fallait, à arranger quelques mesures pour ce monsieur de Rotterdam.

« Trop... Comment dire ? »

Le président du Conseil ne parlait pas néerlandais et sa traductrice était enrhumée lors de la dernière séance : il n'avait pas bien compris la réserve de son homologue. Il préféra donc s'en tenir à une explication plus générale.

« Voyez-vous, tout le monde aime ce chant, mais pourquoi l'avez-vous écrit en français ?

— Parce que je viens de Lyon ! En quelle langue aurait-il fallu l'écrire ? » demanda Gaudet.

Le président du Conseil ne savait pas quoi répondre, et c'est là tout le problème.

Quelques jours plus tard, il reçut l'enregistrement de *Hymne eines geeinten Europas*, d'un certain Carl Kahlfuss et, quand il le fit entendre au Conseil, un responsable politique nommé Berstein (Belgique) s'y opposa formellement :

l'allemand ne pouvait pas être la langue de l'Europe. De qui se moquait-on ? Le président ne savait plus quoi faire : il faudrait bien, un jour ou l'autre, se mettre d'accord pour trouver un hymne qui convienne à tout le monde.

« Sinon le peuple ne se sentira jamais européen ! »

Quelqu'un proposa alors l'*Ode à la joie*, extraite de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. N'était-ce pas mieux de célébrer la joie plutôt que la paix ? Et Schiller, qui avait composé le texte original, n'incarnait-il pas merveilleusement les valeurs européennes ? Tout le monde s'accorda pour dire que c'était une bonne idée, à condition d'enregistrer une version dans chacune des langues.

« Ce n'est pas possible, répondit le président du Conseil, en nage et, pour tout dire, à bout de nerfs. Il nous faut un seul hymne ! *Un seul* ! Sinon ça ne compte pas... »

5

Dérouté par ce rêve européen, il essaie de se souvenir de la première fois qu'ils ont couché ensemble. Jusque-là, Pauline et Nicolas ont été un couple tout à fait classique : prenez la France, prenez l'Allemagne, vous avez Nicolas et Pauline.

Dans son petit appartement de la rue des Tournelles, où elle lui avait proposé de monter boire un dernier verre après une soirée chez des amis communs, ils avaient parlé pendant un long moment dans la nuit, sans oser s'embrasser. Puis un événement déterminant avait eu lieu : le chat

de Pauline s'était blotti contre Nicolas. Il avait essayé de le repousser discrètement, mais en vain : Platon revenait toujours s'allonger sur ses genoux, et c'est avec une résignation polie, malgré son allergie aux poils de chat, que Nicolas s'était mis à le caresser. Au même moment, Pauline évoquait la mort brutale de son père. Ne voulant pas l'interrompre dans son récit autobiographique, dont il mesurait par ailleurs la gravité, il n'avait pas bougé, et les démangeaisons l'avaient assailli — réaction prévisible en cas d'allergie.

Le lendemain, au téléphone, elle avait raconté à sa meilleure amie cette rencontre avec Nicolas : « On est restés des heures à parler et, tu vois, quand je lui ai raconté la disparition de mon père, il s'est mis à pleurer. Je te promets. Enfin, pas vraiment à pleurer, mais il avait les larmes aux yeux... Je n'en revenais pas. *Tu as déjà rencontré quelqu'un d'aussi sensible ?* »

Elle avait alors été prise d'un élan et l'avait embrassé.

Nicolas avait été étonné par son souffle, par sa voix, puis par sa façon de jouir. C'était une symphonie de Beethoven. Qu'on le veuille ou non, il y a quelque chose d'inévitablement solennel dans les premiers instants de l'amour. Soudain, les violons sont héroïques. Les tambours vous traversent un peu le corps. Il y a tout de suite *vingt-sept pays* dans votre lit ; forcément, ça impressionne.

Il voulut lui dire quelque chose, mais les mots se dérobaient, devenus soudain inutiles, et ils restèrent un long moment dans le noir sans parler, essouffés et ivres d'une idée neuve.

Après avoir décidé que l'*Ode à la joie* pourrait constituer un hymne européen idéal, il fallut donc choisir une langue. Soucieux de ménager les susceptibilités, Peter Roland (Autriche) proposa de traduire les paroles en latin. Après tout, n'était-ce pas la langue des origines ? « Et pourquoi pas en grec ancien ? » lui répondit-on.

On chercha d'autres idées.

C'est alors que Kálmán Kalocsay (Hongrie) prit l'initiative de traduire le poème de Schiller en espéranto. C'était la langue de la communication entre les peuples européens. On le laissa faire, avec un sourire embarrassé, et on chercha encore d'autres idées.

Après quarante ans de discussion, il fut finalement décidé que l'hymne européen serait une version purement instrumentale de la mélodie de Beethoven ; ce serait, oui, l'*Ode à la joie*, mais sans les paroles — de telle sorte que tout le monde puisse les comprendre.

Était-ce vraiment une nuit à part ? Nicolas se souvient qu'à quatre heures du matin, il s'était levé du lit et Pauline lui avait demandé où il allait. Elle devait avoir envie de dormir, et il s'apprêtait à rentrer chez lui : y avait-il une borne de taxis dans le quartier ? Elle avait alors tendu la main

vers lui, en disant : « Moi, ce que je voudrais, c'est que tu passes la nuit ici, avec moi... »

Sur le moment, ce geste, qui aurait pu l'irriter, l'avait ému. Alors qu'ils ne se connaissaient que depuis quelques heures, elle s'adressait à lui comme s'il avait déjà une place dans sa vie. Quelque chose de particulier était en train de se produire, et ils semblaient l'un et l'autre intimidés par cette sensation partagée.

« Tu ne préfères pas rester seule ?

— Non. Mais toi, si tu as envie de partir, surtout ne reste pas...

— Non, non...

— Quoi ?

— OK, je reste. »

La même situation se répéta dans les jours, puis les semaines qui suivirent : ils ne parvenaient plus à se séparer. Avec le recul, Nicolas est surpris par cet appétit réciproque. Il se souvient d'un article scientifique sur lequel il est tombé, il n'y a pas très longtemps, et qui s'intitulait justement : « Comment naît l'amour ? » Il était expliqué que les individus sont *génétiquement* programmés pour aimer leur partenaire pendant trois ans. L'élan qui les pousse l'un vers l'autre s'expliquerait par la nécessité inconsciente de se reproduire ; ainsi, pendant cette courte période, suffisamment longue pour qu'un enfant puisse apparaître et se développer, le cerveau produirait certains neurotransmetteurs afin d'occulter les parties négatives du partenaire et d'entretenir le mythe de l'amour unique.

En lisant cet article, Nicolas avait ressenti une certaine gêne : rien n'est plus désagréable que les interprétations purement chimiques de vos sentiments. D'autant que, selon lui, cela ne suffit pas à expliquer une rencontre. Un

accord plus profond est nécessaire. En ce qui les concerne, Nicolas a toujours pensé que, s'ils étaient complémentaires, c'était avant tout parce qu'ils n'avaient pas le même rapport au temps.

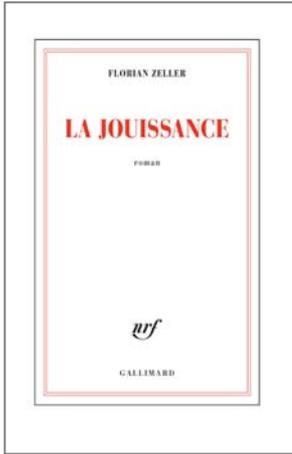
Mais comment définir ce rapport ?

Dans *L'Immortalité*, Milan Kundera suggère une méthode : placer des électrodes sur le cerveau d'un individu afin de déterminer le temps consacré respectivement au passé, au présent et à l'avenir. En répétant l'expérience sur plusieurs personnes, je suis convaincu qu'on découvrirait l'existence de trois catégories d'êtres : *les nostalgiques* (qui destinent l'essentiel de leurs pensées au passé), *les jouisseurs* (qui, selon la terminologie contemporaine du bien-être, vivent pleinement l'instant présent), et *les angoissés* (dont la plupart des rêveries sont tournées vers l'avenir). On pourrait évidemment faire des sous-catégories et mettre, par exemple, *les ambitieux* sous la catégorie des angoissés, puisque c'est bien vers l'avenir qu'ils ne cessent de regarder — ce qui nous permettrait de souligner que l'angoisse est le moteur secret de l'ambition. De même, on pourrait mettre *les imbéciles* sous la catégorie des jouisseurs — ce qui laisserait suggérer que l'intelligence est avant tout l'activité qui consiste à voyager en dehors du présent.

À quelle catégorie appartient Pauline ?

Quand elle avait vingt ans, elle ne parvenait pas à guérir de cette étrange maladie qu'on appelle l'enfance : elle n'en finissait pas de se tourner vers son passé, et tous les souvenirs qu'elle y trouvait avaient une saveur triste. Elle revoyait ses vacances en Bretagne au bord de la mer, le visage bienveillant de sa grand-mère, les balades en vélo avec son père, la petite maison où elle avait grandi... Elle avait l'impression que plus rien ne serait jamais aussi doux. Autour d'elle, les

<i>L'ode à la joie</i>	9
<i>Le sacrifice</i>	47
<i>La tyrannie</i>	99



La jouissance Florian Zeller

Cette édition électronique du livre
La jouissance de Florian Zeller
a été réalisée le 22 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138418 - Numéro d'édition : 244463).

Code Sodis : N53165 - ISBN : 9782072473999
Numéro d'édition : 244465.